

Les principes socio-historiques de la formation sociale Algérienne précoloniale

BENSLIMANE Abdennour^(*)

^(*) Enseignant Chercheur, Universitaire de Saïda.

Introduction

A la différence du sociologisme, le matérialisme historique opère à partir du concept de la formation sociale et souligne l'interdépendance des différents instances plus qu'il n'en privilégie l'une par rapport à l'autre. L'interdépendance se lit dans le mouvement dialectique d'une évolution qui s'ordonne autour du rapport social de production dont le contenu est historique. Le changement qualitatif du rapport social de production peut être bloqué à travers une reproduction à l'identique des conditions matérielles d'existence, à laquelle correspond une conscience sociale qui imprime une cohérence à la formation sociale.

La formation sociale dépendante est une formation sociale capitaliste dans laquelle les conditions historiques de l'avènement de capitalisme l'empêchent de donner naissance à une cohérence autonome et une condition essentielle d'une accumulation auto-contrée.

Le rapport social est fondamentalement lié au rapport salarial qui s'exprime pleinement dans l'agriculture coloniale et l'industrie extractive mais trouvant des difficultés dans l'agriculture d'auto – subsistance à se développer et s'achever. Mais la réflexion est globale et porte sur l'Algérie, son évolution de la période précoloniale jusqu'à la seconde guerre mondiale. L'économie et la société algérienne sont deux aspects d'une même réalité historique ayant évolué sous la pression de la colonisation et produit le sous-développement. Qu'en était-il en 1830 ? L'Algérie devait-elle évoluer fatalement vers le sous-développement ? Le développement aurait-il freiné par la colonisation ? Ces questions nécessitent une analyse de la formation sociale algérienne précoloniale à travers ses fondements socio-historiques pour évaluer la rupture de la logique sociale précoloniale

et le bouleversement des genres de vie des populations locales à la suite des effets déstructurant de la colonisation.

Discussion

Les discussions théoriques relatives aux étapes historiques ont focalisés un moment de l'évolution des mouvements de libération nationale, à la recherche de connaissances de passé qui éclairent le présent. Mais avec le temps ; la réflexion résiste mieux aux contingences de l'histoire et arrive à se démarquer du romantisme des constructions idéalistes. Si la science doit éviter les travers de l'ethnologie et de ses discours, elle ne doit pas moins éviter d'autres travers produisant d'autres discours idéologiques. Le romantisme nationaliste et l'idéalisation du passé appartiennent finalement au cadre théorique de l'ethnologie(1) puisqu'ils ont le prolongement inverse. C'est à travers le discours de l'ethnologie qu'on va analyser les fondements socio-historiques de l'Algérie précoloniale.

1- La logique sociale interne :

L'économie de la société algérienne précoloniale reposait principalement sur deux activités : l'agriculture céréalière et l'élevage. Dans les plaines et jusqu'aux confins du Sahara, c'est le règne de la transhumance du semi-nomadisme nécessité par la pratique de l'élevage, de la jachère et de céréaliculture. Dans les hauts plaines intérieures, les deux activités s'imbriquent l'une à l'autre, l'une servant le support de l'autre. (2)

La réalité sociale au Maghreb ; en général est marqué par le double genre de vie sédentaire et nomade, l'un appartenant à la montagne et l'autre à la plaine.

La sédentarité n'est pas exclusivement urbaine, elle est largement rurale, dans la mesure où le pays est entièrement rural, bien que des populations urbaines aient toujours existés. (3)

La pratique de l'agriculture céréalière et de l'élevage, telle que la permettaient les connaissances techniques de l'époque, ne pouvait se faire que dans le cadre d'une organisation tribale, fondée sur une propriété

communautaire des sols, car les deux activités exigeaient des espaces si grands qu'une parcellisation par groupe familiale.

L'élevage pourrait apparaître comme un complément subsidiaire de l'agriculture ; mais en fait, il était autant indispensable que celle-ci aussi bien dans les montagnes que dans les plaines. Quant aux grands nomades du désert ou des confins désertiques, il est pour eux la seule activité, les céréales étant obtenues en échange des produits de l'élevage. (4)

L'articulation entre le mode extensif des cultures céréalières, l'immensité des terrains, la nécessité des jachères annuelles, l'indigence des instruments agricoles, le pastoralisme, les déplacements périodiques, le mode d'habitation et enfin l'inaliénabilité des terres communautaires qui découle de la volonté du groupe de

s'adapter aux données naturelles, démontrent l'existence d'un système global articulant des structures qui n'ont de sens que dans la logique du système : la logique sociale.

On peut parler de la logique interne de la société algérienne précoloniale et de son équilibre, certes instable, qui répond aux insuffisances qualitatives des techniques et aux contraintes écologiques, et dans lequel les pratiques économiques, juridiques et politiques trouvent leur fondement. Il pourrait sembler que cette analyse en termes d'équilibre et de cohérence du système s'inscrive dans une approche fonctionnaliste et évacue les contradictions sociales en les posant comme non existantes.

Cette cohérence est elle-même le produit dialectique d'un ajustement qui s'est recherché des siècles durant entre le symbolique et l'environnement écologique. Plus le niveau des techniques et des connaissances du milieu naturel est bas, plus l'homme est prisonnier de ce milieu auquel il se soumet pour survivre, pour se reproduire.

C'est pourquoi dans les formations précapitalistes, le social connaît une véritable hypertrophie ou la production déborde de toutes parts les suggestions du milieu physique. (5) Toute proportion gardée, elle finit par être une cause de stagnation aussi décisive que l'est dans d'autres milieux la surabondance rituelle.

Le Maghreb a connu des bouleversements historiques qui ont modifiés les équilibres structurels, évoluant sous la pression des données

nouvelles. L'islamisation et l'urbanisation qui l'a suivi, ont fortement influé sur les structures socio-politiques du Maghreb, faisant apparaître un lien dialectique cité-tribu. (6) Les tribus fondant des dynasties puissantes en s'emparant de l'appareil étatique en s'urbanisant, perdent peu à peu ce qui faisait leur force et s'aliènent d'autres tribus lors des opérations de levées d'impôt, mettant ainsi le schéma de succession des tribus dynasties. Mais les richesses des grandes dynasties maghrébines (9^{em}-12^{ém} siècle) n'étaient pas alimentées exclusivement par des impôts qui payaient les tribus soumises.

La civilisation maghrébine ne tirait pas sa richesse du surplus agricole des paysans, elle tirait du grand commerce à l'instar de toutes les dynasties de la civilisation arabo-islamique dont la base économique était marchande et non agricole à quelques exceptions régionales.

2- La division sociale du travail dans le mode de production agro-pastorale

La tribu est elle-même un produit victorieux d'un conflit entre la ville et la campagne. La tribu est une alternative à la division sociale du travail ; elle est un effet du blocage de l'approfondissement de la division sociale du travail qui ne peut s'enclencher et ne se dérouler qu'à condition que les surplus agricoles soient suffisants pour permettre à des groupes sociaux d'abandonner l'activité agricole et se consacrer à d'autres activités dont les produits s'échangeront contre des produits prélevés du surplus agricole destiné à l'échange. Il est probable qu'une augmentation de la productivité agricole aurait miné la structure communautaire en approfondissant la division sociale de travail. Elle aurait dépassé le cloisonnement des micro-unités de production et de consommation et détruit l'organisation sociale de l'autosubsistance.

Les inégalités sociales à l'intérieur d'une tribu correspondent aux inégalités entre les tailles des familles élargies qui la composent. De toute évidence, ces inégalités sociales n'ont pas la même ampleur que celles qui caractérisent les classes dans une formation sociale à dominance féodale de type européen (7) et à fortiori dans une formation sociale à dominance capitaliste. (8)

L'inégalité sociale trouve son fondement dans la production des conditions d'existence matérielle et s'exprime dans la répartition du surproduit. Or dans la tribu, chaque famille élargie satisfait à ses propres besoins.

La configuration des classes sociales dans toutes les sociétés humaines prend racine dans la production et la reproduction des biens matériels. Refuser cette proposition c'est refuser la validité du matérialisme historique et opter pour des référents théoriques idéalistes. (9) La formation sociale des classes ou mieux encore les couches sociales et leur degré d'élaboration est directement lié par une profondeur de la division sociale du travail à l'échelle de la formation sociale en question.

Mais qu'est-ce qu'une division sociale du travail ? Est-ce qu'une spécialisation des groupes sociaux à des tâches d'activités différentes reliées par l'échange ? Ou un dépassement de l'autosuffisance des unités sociales, que ce soit à l'échelle de la famille élargie ou de la fraction de tribu ?

On constate, en l'état actuel des connaissances du Maghreb précolonial, que la division sociale du travail n'existait qu'à l'intérieur de la famille élargie dans laquelle les hommes s'occupaient d'agriculture céréalière et l'élevage et les femmes d'activités de production d'ustensiles et d'habits.

De nombreux auteurs ont souligné la stagnation du Maghreb médiéval ou précolonial sans la mettre en liaison avec la rigidité de la division sociale du travail.

La question fondamentale est donc relative à la rigidité de la division sociale du travail. Pourquoi celle-ci ne s'est-elle pas approfondie au-delà des communautés familiales ou tribales dans lesquelles elle restait confinée ?

A notre avis, la profondeur de la division sociale du travail est fonction du volume du surplus agricole ; aucune division sociale du travail ne peut s'enclencher sans surplus agricole qui permette de faire vivre tous ceux qui seront sortis de l'activité agricole, s'adonnant à la fabrication de produits en échange desquels ils obtiendront des produits agricoles.

Autrement dit, toute division sociale pose comme condition première l'existence d'un surplus agricole disponible et suffisant pour couvrir des besoins alimentaires des non-agriculteurs.(10) Mais précisément pour le Maghreb , le surplus agricole a toujours été faible , et cette faiblesse a marqué son histoire (11) qui apparaissent dans les points suivantes :

a- Les villes au Maghreb vivent sur le surplus agricole des terres avoisinantes et notamment des terres des tribus Makhzen. (12)

b- Les tribus entraient en dissidence pour refuser de payer l'impôt que ne pouvait financer un faible surproduit agricole.

La société rurale, ne pouvait fournir un surplus sur lequel vivraient le pouvoir central puissant et les villes, s'atomisera en tribus s'organisant pour la défense de leurs terres et pour le refus de l'impôt au-delà d'un seuil tolérable. Au fur et à mesure que déclinait la puissance des villes, s'accroissait l'étendue de Blad es-siba(13), les territoires des tribus rebelles par opposition au blad Makhzen, territoires des tribus soumises ou alliées au pouvoir central. Quand le pouvoir central était puissant et contrôlait la route de l'or, la ville était florissante (Fès, Maknés, Tlemcen, Bejaia, Tunis...) et pouvait se passer des impôts des tribus. Elle aurait pu constituer une alternative à l'organisation tribale en absorbant les ruraux de tribus éclatées, en s'érigeant en puissance capable de maintenir l'ordre des dynasties régnantes. Mais cette évolution a été stoppée, l'organisation tribale dut se renforcer et les villes péricliter.

Certains auteurs ont tentés des formalisations en termes de mode de production pour dégager les lois qui commandent le fonctionnement et la reproduction de la formation sociale maghrébine. R.Gallisot (14) parle d'aristocrate rurale, de féodalisme de commandement, d'un mode de production féodal, il n'omet pas de mettre en garde contre les fausses apparences qui cachent des rapports sociaux féodaux, que ce soit l'exploitation des biens habous, des terres azel ou même des terres arch.

Une paysannerie exploitée supporte tout le système qui profite à l'état central et à ses agents locaux; à des familles dites maraboutiques(15) ou autres familles guerrières.

En tout état de cause, une réflexion en termes de mode de production suppose que l'on s'oriente vers la problématique théorique du matérialisme historique. Or il ne faut pas oublier ce qui est fondamental dans cette problématique et éviter de s'arrêter aux expressions super structurelles ou encore aux effets de la conscience sociale. L'étude d'une formation sociale dans la perspective du matérialisme historique ne privilégie pas l'aspect politique de la reproduction sociale (djémaa, démocratie militaire, aristocratie guerrière, ou maraboutique, relations avec le pouvoir central..) sans pour autant le rejeter totalement. Sans doute, il y avait des chefferies guerrières ou maraboutiques qui ne constituent pas une classe sociale différente mais elles expriment et défendent leurs intérêts.

Selon L.Valenci, (16) la formation sociale maghrébine précoloniale n'est pas dominée par un mode de production féodal, elle a approché le Maghreb en terme de mode de production archaïque tant est vrai que le niveau des forces productives est bas et l'écologie défavorable. Mais au-delà du constat, à quoi servirait cette notion ? Pourrait-elle donner l'explication du mode de la production ? Quel est le procès de création de valeurs d'usage ?.

D'après les sociologues, il faut réfléchir à partir de la communauté tribale qui est le cadre social dans lequel s'inscrivent la production et la répartition.

La tribu comme forme d'organisation sociale et politique, est une réalité historique prédominante au Maghreb. Le fonctionnement de la formation sociale s'est déroulé en imposant à la ville une aire de souveraineté géographique limitée, sauf que celle-ci disposait de ressources d'origine externe qui lui permettaient de lever des armées nombreuses.

Des formations sociales tribales, plus ou moins vastes, avec leurs particularités et se reproduisant dans le même mode de production, ce dernier dominant par la communauté, s'adaptant aux particularités locales, nettement différenciées, quel que soit dans les hauts plaines où règne la transhumance ou dans les montagnes, domaine de l'arboriculture.

Quand l'Europe frappe à la porte du L'Algérie en 1830, malgré l'appareil étatique Otman a été tombé comme un fruit mur, la formation sociale Algérienne continue comme le passé à fonctionner.

Conclusion

La faiblesse du surplus agricole explique tant d'évolution sociopolitique, liées à la quasi-inexistence de classes sociales et à l'absence d'un état au sens moderne du terme. Que des embryons des couches sociales existent en ville insérées dans une division sociale du travail régulé par le capital marchand et la reproduction simple, cela est attesté par tous les historiens. Mais quantitativement, que représentent les villes dans de l'Algérie au début de XIXe siècle ? 5 à 10% de la population totale selon les auteurs les plus optimistes. Le Maghreb rurale représente donc la réalité prédominante avant la colonisation et elle ignore les classes sociales telles que les suggèrent les illusions romantiques rétrospectives ; elle ignore aussi l'état de la société de classe. Ce travers romantique est si fort dans la formation sociale Algérienne précoloniale que l'opposition de certaines tribus par exemple n'ont pas perçus par les auteurs, tels que la tribu raia qui a été défini comme une tribu soumise à l'exploitation fiscale et la tribu makhzen comme un maillon important dans la hiérarchie de l'état turc. Il y a donc une lutte de classe qui fait mouvoir la formation sociale algérienne précoloniale marquée par une double contradiction.

La première oppose les exigences du développement des forces productives aux rapports de production dominants qui détournent le surplus au profit de la féodalité locale et de quelques marchands locaux mais surtout au profit de l'état turc et du capital marchand européen.

La seconde consiste en une inadéquation profonde entre la base économique dans sa réalité de pluralité structurelle et la superstructure.

Référence :

- 1- Max Weber : L'éthique protestant et l'esprit du capitalisme, Plon 1964.
- 2- M.Sorre : La notion de genre de vie in annale de géographie, 1948.
- 3- A. Nouschi : Féodalisme, in cahier du C.R.E.M, Ed Sociale 1974.
- 4- Estoublon et Lefebure : code annoté de l'Algérie, T II, le 21/02/1903, Alger.
- 5- J.Berque : Les structures sociales du haut atlas, paris 1955.
- 6- Ibn Khaldoun : Kitab El Iber
- 7- P.Anderson : Les passages de l'antiquité au féodalisme, Maspero 1977.
- 8- Karl.Marx : Le capital, Ed/ sociale 1955.
- 9- G.Lukas : Histoire et conscience de classe, Ed/ Minit 1960.
- 10- P.Bairoch : Mythes et Paradoxes de l'histoire économique, Flammarion 1975.
- 11- A.Laroui : L'histoire du Maghreb, Maspero 1970.
- 12- Driss. Benali : Essai d'analyse de la formation économique et sociale marocaine, thèse d'état, Grenoble 1978.
- 13- Miliot : Bled El Djamaa, étude de la législation marocaine, paris 1922.
- 14- P.Galliot : Sur le féodalisme, in cahier du C.E.R.M, Ed/sociale 1974.
- 15- J.Berque : Quelques problèmes de l'islam Maghrébine, in archives de sociologie des religions, 1957.
- 16- Valenci.L : Le Maghreb avant la prise d'Alger 1790-1830, paris, Flammarion 1960.
- 17- Addi.Houari : Rareté et plus-value, in les temps modernes, Mars 1983.
- 18- K.Marx : Le capital. L.I, Ed/sociale 1976.
- 19- D.Ricardo : Les principes de l'économie politique et l'impôt, Flammarion 1977.
- 20- N.Marouf : Lecture de l'espace oasien, sindbad 1980.
- 21- A.Bernard et N.Lacroix : L'évolution du nomadisme en Algérie; Alger-Paris 1906.
- 22- Boukhobza : Nomadisme et colonisation, thèse de 3^{ème} cycle 1976.
- 23- P.Anderson : Les passages de l'antiquité au féodalisme, Maspero 1977.
- 24- Le capital. L.I, Ed/sociale 1976.